

MYRTILLE BOUVRET 02 OCT
RESTE ► 17 JAN
L'IMPERMANENCE 26 | 27

« Chaque territoire constitue le point de départ de ma recherche. La marche, l'observation, la contemplation et les rencontres nourrissent ma pratique. J'entre dans un paysage, j'en découvre les rythmes, les fragilités et les forces qui le traversent. Le territoire devient atelier, matière et partenaire de création.

J'imagine des dispositifs où les phénomènes à l'œuvre poursuivent leur propre ouvrage. Ils prennent part au geste sculptural, inscrivant dans la matière des traces, des textures et des fissures. Chaque sculpture porte en elle la mémoire de sa propre formation.

Ma recherche questionne la manière dont l'action des phénomènes naturels façonne les milieux, les matières et les êtres. Les œuvres donnent corps aux mouvements du vivant, aux transformations lentes des paysages et à la vulnérabilité des ressources de notre époque. Elles ouvrent un espace de réflexion sur notre relation à ce qui nous entoure.

Ma pratique cherche à partager une manière d'habiter un territoire : ralentir, observer, accueillir l'incertitude et révéler la puissance poétique du réel. »

« Reste l'Impermanence » explore le souvenir de ce qui passe, de ce qui fuit. L'exposition révèle la beauté des mouvements discrets de nos territoires, les respirations du paysage, captant les empreintes laissées par les éléments naturels et le passage du temps. L'impermanence y est abordée comme une matière vivante, sensible, active, et porteuse de mémoire.

L'exposition ouvre un espace poreux où la trace devient langage, où la disparition devient présence. Les œuvres présentées interrogent notre lien au vivant, à la nature et à la temporalité, mettant en lumière ce qui échappe, se modifie, s'efface. Elles ne figent rien, elles retiennent. Elles n'annoncent pas la fin, mais racontent la métamorphose. Situées dans un entre-deux, entre visible et invisible, équilibre et chute, souffle et matière, elles invitent le regard à s'attarder sur cet entre-temps, à ralentir, ressentir et contempler ce qui, en disparaissant, persiste.

« RALENTIR, OBSERVER, ACCUEILLIR L'INCERTITUDE ET RÉVÉLER LA PUISSANCE POÉTIQUE DU RÉEL. »

Myrtille Bouvret - @myrtille.bouvret



Myrtille Bouvret

Nantes (44) /// www.myrtille-bouvret.com/

Artiste plasticienne diplômée de l'Académie des Beaux arts de Florence en Italie, puis de l'ENSAD Limoges, Myrtille Bouvret vit et travaille aux alentours de Nantes et de Troyes. Elle a effectué différentes résidences et animé plusieurs ateliers lui permettant de développer sa recherche, tournée vers nos territoires, nos ressources naturelles et notre manière d'être avec ce qui nous entoure.

Observatrice de l'invisible, elle s'intéresse à ce que l'on voit sans regarder. Sa démarche est de contempler et révéler la beauté du réel. Elle met en place des dispositifs pour capter des mouvements, des processus qui s'opèrent naturellement autour de nous. Elle leur donne relief par la matière sous forme d'installations évolutives se déroulant sous nos yeux, ou sous forme de sculptures, cristallisant le temps et pétrifiant le vivant. Une approche qui nous questionne sur l'impermanence, l'équilibre précaire qui nous environne, notre fragilité et notre place.

SALLE PRINCIPALE

(De droite à gauche)

CE QUI RESTE À PERDRE

2025

Ciment, sable, sel

Réalisée en petite Camargue

Là où la mer avance et le sol se retire, sur une plage de Camargue en perpétuelle mutation, est née Ce qui reste à perdre, une installation issue d'un territoire en première ligne face aux bouleversements climatiques. Ici, la montée inexorable des eaux marines ronge les terres, salinise les sols, tue les pinèdes. Le paysage recule, silencieusement, jour après jour.

De ce constat sont nées plusieurs sculptures, réalisées à partir de moulages de troncs de pins (arbres endémiques de Camargue) dans lesquels du béton a été coulé. Le bois se mue en squelette minéral, écorce fossile d'un vivant déjà disparu.

Ce béton, chargé de sable marin saturé de sel, n'est pas un simple matériau : il est à la fois mémoire et menace. Il fait écho aux anciennes constructions du Grau-du-Roi, où le sable des plages voisines a été utilisé comme matériau de construction. Aujourd'hui, le sel qu'elles contiennent les ronge lentement de l'intérieur. Ce qui devait assurer la permanence de ces architectures participe désormais à leur disparition.

Dans les sculptures aussi, le sel œuvre en silence, fabrique du salpêtre, précipite l'effritement. Ce qui les constitue est aussi ce qui les fragilise. Leur état n'est jamais définitif ; au fil des jours, le temps devient partie prenante de l'installation.

Ce que l'on croit solide, le béton, la ville, l'avenir, révèle alors sa fragilité. L'œuvre murmure que nous habitons déjà le temps des pertes. Aujourd'hui, Ce qui reste à perdre dépasse la matière. Et si l'œuvre était une invitation à repenser nos récits, nos repères, notre manière de concevoir la stabilité et la maîtrise ? Les formes dressées évoquent des colonnes, des stèles, des ruines à venir. Non pas vestiges d'un passé, mais signes d'un futur anticipé, celui d'un monde où les paysages côtiers s'effondrent lentement, rongés par l'érosion, le sel, l'indifférence. Chaque grain de sable extrait témoigne de l'épuisement de nos ressources, de l'illusion de la permanence, de la fragilité de nos constructions et de nos certitudes.

Ce qui reste à perdre révèle que nos constructions et notre manière d'habiter le monde impactent profondément notre environnement et nos paysages. Entre béton et sel, entre mémoire et disparition, l'œuvre esquisse une nouvelle manière de vivre, non plus dans l'illusion de la permanence, mais dans l'acceptation du changement, du provisoire, du respect du vivant.

SURFACE SENSIBLE

2025

Matière composée de poudre de roche et latex naturel, fil de pêche

Réalisée en petite Camargue

Sur les rivages de Camargue, les roches portent la mémoire d'un effleurement millénaire, façonnées par le vent, le sel et le sable. Leur surface, marquée par le temps, témoigne d'une lente transformation sous l'action des embruns. Surface sensible est née de l'écoute de ce souffle discret. Par moulage, l'œuvre capte les reliefs de la pierre, ses grains, ses creux, grâce à un mélange naturel composé de sève végétale et de poudre de roche. Elle donne corps au passage du vent marin, devenant le vestige d'un souffle retenu entre la pierre et l'air, le témoin d'une érosion silencieuse.

De cette empreinte naissent des formes souples et translucides, semblables à des peaux de pierre. Des fragments de rivage allégés, suspendus entre ciel et sol, tendus entre la lumière et l'oubli. Des mues minérales, surfaces sensibles, épiderme fossilisé d'un paysage en mutation. L'embrun, sculpteur patient et invisible, polit, sédimente, imprime.

L'œuvre recueille ce temps déposé et nous invite à lire la pierre comme une peau, à travers ses pores, ses rides et textures. Elle donne une présence charnelle aux forces naturelles et révèle l'épaisseur du temps, les mémoires du vent, les cicatrices du monde.

Ces membranes sont les dernières couches du réel, celles que le vent finit par emporter, mais que l'œuvre retient. Interfaces fragiles, filtres vivants entre le minéral et l'organique, le visible et l'invisible, le passé et le présent. Des archives tactiles, comme des souvenirs vivants rendant perceptible ce que le monde perd sans bruit. L'insaisissable devient trace. L'invisible a du poids. Cette porosité désigne ici à la fois une matière et une posture. Une matière organo-minérale traversée par la lumière, l'air, le temps ; et un geste artistique ouvert, réceptif, à l'écoute du paysage. Elle questionne notre propre capacité à être traversés par ce qui nous entoure, à être poreux et laisser place aux transformations silencieuses du vivant. Ce que l'on croyait immuable devient fragile. Même l'éternité se froisse.

Nous ne sommes pas hors du paysage, mais traversés par les mêmes forces. L'œuvre met en relation notre corps et celui du monde, comme un miroir de notre vulnérabilité. Elle nous apprend à lire notre environnement naturel non plus comme décor, mais comme un corps usé par le temps. Surface sensible est une méditation écologique, un hommage à l'impermanence et à la lenteur géologique. Un art de l'attention, contre l'accélération. Un monde où le souffle devient sculpteur, où l'effleurement devient forme, où le presque rien devient tout ce qu'il reste.

PLUIE JAUNE

2025

Pollen, sable, béton

Réalisée en petite Camargue

Sur la pointe de l'Espiguette, un début de mois de mai a donné naissance à un phénomène rare. Là où l'on attendait la sécheresse, la pluie s'est invitée. Une averse forte, inattendue, venue s'unir au pollen échappé des végétaux. Cette poussière d'or habituellement portée par le vent, a été capturée par l'eau. Ensemble, ils ont dessiné sur le sable des paysages mouvants, tels des marbrures délicates, réseaux de veines et de fleuves miniatures, comme si la terre avait décidé, l'espace d'un instant, de se faire peintre.

Cette danse entre éléments : air, eau, sable et pollen, a fait surgir une beauté éphémère, fragile, immédiate. Un spectacle discret que peu remarquent où la nature crée, surprend, disparaît aussi vite qu'elle est apparue. Ces formes, vouées à s'effacer sous les pas, la pluie ou le vent, deviennent dans cette œuvre de véritables vestiges.

Ces instants sont figés afin de leur offrir une mémoire. Le béton, matériau brut et durable, ancre le fugace dans la matière. Coulé directement sur les empreintes laissées au sol, il capte les subtilités du phénomène. Une fois sec, il est extrait avec soin du sable, comme un fragment d'histoire. Ce geste archéologique donne naissance à des sculptures minérales qui portent en elles l'empreinte d'un moment suspendu.

Chaque pièce devient alors un fragment de nature capturée, une poésie du réel. Non pas une reproduction, mais une trace directe et authentique. Une manière de résister à l'effacement, de rendre hommage à la beauté discrète des choses que l'on ne perçoit que si l'on prend le temps.

L'œuvre interroge notre rapport au temps, à la mémoire. Elle honore ce qui d'ordinaire, nous échappe : les gestes minuscules du paysage, les signes furtifs d'un monde qui parle bas. Elle nous invite à réapprendre à voir, à ralentir, à faire de la contemplation un acte de résistance.

LE SEL ET LA SÈVE

2025

Roseaux, sel, sable

Réalisée en petite Camargue

En Camargue, le sel fait partie intégrante du paysage et de son identité. Mais avec les bouleversements climatiques, sa présence croissante dans les sols fragilise aussi certains milieux. La salinisation progressive des terres modifie les conditions dans lesquelles les espèces végétales peuvent se développer.

Parmi elles, le roseau occupe une place importante dans les paysages de marais. Souple et résistant au vent, il est depuis longtemps associé à l'idée de résilience : il plie sans rompre. Pourtant, dans un environnement qui se transforme, cette résistance trouve elle aussi ses limites.

Le sel et la sève part de cette tension. Pour réaliser l'œuvre, les roseaux ont été soumis à un procédé de cristallisation inspiré du fonctionnement d'une saline. Peu à peu, le sel s'est déposé sur les tiges et les plumeaux, formant une croûte qui les recouvre et les rigidifie.

Les roseaux conservent leurs courbes et leur légèreté apparente, mais leur mouvement est arrêté. Recouverts de sel, ils semblent presque fossilisés : le végétal prend peu à peu l'apparence du minéral.

L'œuvre transpose ainsi, à une autre échelle, la rencontre entre le sel et le vivant qui se joue dans le paysage camarguais. Le sel y apparaît dans toute son ambiguïté : constitutif de ce territoire, mais capable aussi d'en fragiliser les équilibres.

SALLE DE GAUCHE

(De gauche à droite)

MORCEAUX DE PLUIE

2024

Porcelaine, métal

Pièces façonnées par la pluie

Dimensions variables

À CORPS PERDU

2025

Porcelaine, troncs d'arbres

Réalisée dans la Vallée de la Doller

Les sculptures « A corps perdu » se présentent comme une méditation visuelle sur la fragilité de notre environnement et la complexité des forces qui le façonnent. Mêlant porcelaine et bois, elles évoquent à la fois la délicatesse et la puissance de la nature.

La base des sculptures, un tronc d'arbre brut, coupé, témoigne de la force originelle mais aussi de la vulnérabilité de la forêt. Il émane de son centre une sculpture fine et fragile, réalisée à partir des traces laissées par les scolytes à l'intérieur de sa chair.

Utilisant la technique du creux perdu connue en sculpture, l'écorce de l'arbre se présente comme un moule dans lequel les vides sont comblés par de l'argile porcelaine. Une fois la terre estampée, l'écorce est ensuite brisée et il en reste la sculpture, cuite ensuite à haute température, ainsi figée dans le temps.

Les scolytes sont des insectes, petits mais dévastateurs, qui ont proliféré dans les forêts du Grand Est, où ils ont décimé des milliers d'arbres. Leur invasion est une conséquence directe du réchauffement climatique, qui favorise leur développement. En effet, selon des études récentes, les scolytes ont connu une explosion démographique : dans certaines zones, leur population a augmenté de 300 % en dix ans, provoquant la mort de près de 80 % des arbres infectés. Ces insectes, autrefois contrôlés par le froid hivernal, profitent désormais de températures plus douces pour se reproduire sans relâche.

À travers ces sculptures, les traces de vie des scolytes donnent corps à cette invasion silencieuse. Les empreintes en porcelaine s'apparentent à une nouvelle écriture, un langage propre à la nature. Ces insectes deviennent alors les messagers d'un déséquilibre global. Les pièces « A corps perdu » portent en elles la mémoire d'un passé, celle d'un écosystème en mutation, fragilisé par l'action humaine.

De ces troncs émane une sorte de colonne vertébrale, où le corps de l'arbre a disparu, et où l'on distingue une recherche d'équilibre, flottant entre présence et absence, soutien et fragilité, vie et mort.

« A corps perdu » cherche à éveiller les consciences, à faire voir ce qui est souvent invisible ou ignoré et devient ainsi un appel pour que la beauté et la résilience de la nature ne deviennent pas qu'un lointain souvenir.

MONTÉE DES EAUX

2025

Branche, feuilles naturelles, glycérine

Réalisée dans la Vallée de la Doller

Sur une branche, des feuilles semblent à première vue pousser naturellement, mais en s'approchant, on découvre qu'elles sont suspendues, accrochées par la force d'un mouvement invisible.

Ce mouvement, capté et saisi dans toute sa puissance, est celui de la montée des eaux. Les feuilles ont été enduites d'une préparation à base de résine naturelle et de glycérine, pétrifiant ainsi leur impermanence et cristallisant cet instant transitoire.

« Montée des eaux » pointe du doigt la puissance de la nature et la nécessité de l'écouter, de la respecter, de la contempler. Une sculpture qui, tout comme un haïku visuel, exige une nouvelle attention aux états de réalité. Elle nous invite à ralentir, à percevoir la poésie dans le quotidien, à célébrer la beauté fragile de notre monde et prendre conscience de sa vulnérabilité.

soit-elle, raconte une histoire, celle de notre avenir commun.

DE PASSAGE

2025

Installation céramique

Argile locale, émail fait de cendre végétale et de terres récoltées dans les forêts de la Vallée de la Doller, terre de la forêt de Masevaux

Dimensions variables

Réalisée dans la Vallée de la Doller

L'installation « De Passage » nous invite à une réflexion sur notre relation à la nature, à travers le simple acte de marcher dans la forêt. Chaque pas posé sur le sol devient une empreinte éphémère, où l'on s'ancre dans un lieu et le marque de notre présence.

Sous les creux de nos pas se cache la richesse d'un territoire : argiles rouges, blanches, jaunes, vertes, marron, roches, cendres de toutes sortes de végétaux. Ces matières, composantes de la forêt, mélangées entre elles, se transforment au contact du feu pour devenir émail. La méthode utilisée est ancestrale ; elle n'est pas seulement un procédé, elle inclut également un acte de retour à la terre, dans lequel on utilise seulement ce que l'on trouve dans la nature et sur le territoire.

Dans cette démarche, le feu devient générateur de mouvements, révélant la beauté cachée dans la matière, dans l'origine même des éléments. Ces transformations reflètent notre planète en mutation. La chaleur intense du four sublime ces éléments, leur donnant texture, couleur et vie. L'installation illustre la richesse et la diversité des sols forestiers, tout en soulignant l'impact de l'homme en ces lieux. En effet, les traces de pas, une fois cuites à haute température, deviennent des reliques qui figent dans le temps la mémoire d'un passage, tout en évoquant la fragilité de notre environnement. Chaque pas, chaque action laisse une trace que la forêt, comme notre planète, porte en elle : celle d'un monde en transformation, celle de notre passage sur Terre.

L'installation céramique est une ode à la mémoire de la forêt, où le territoire, la nature et l'homme sont tous liés dans un cycle de transformation. Elle nous invite à réfléchir à notre rôle dans cette nature que nous parcourons et façonnons, ainsi qu'à certains de nos actes, non sans conséquence sur le réchauffement de la planète. Et si « De Passage » était une vision de l'état de nos sols dans plusieurs centaines d'années ?

MÉMOIRE DES RIVIÈRES

2024

Plâtre

5 sculptures d'environ 68 cm x 38 cm

Réalisée en Vendée et en Champagne Ardenne

En tant que sculptrice je trouve fascinant que la rivière façonne son environnement en permanence, alors qu'elle reste pourtant difficile à saisir en tant que forme dans ses contours. L'idée s'est alors dessinée : celle de déposer des formes en plâtre (matière naturelle composée de gypse et d'eau) dans la rivière et de la laisser les sculpter, à l'image d'un sculpteur qui taillerait dans un bloc de marbre. Au fil du temps, sur une durée de trois à cinq jours, l'eau creuse, taille et laisse l'empreinte de ses mouvements.

Ces volumes sont des témoins d'instants suspendus. Il s'en dégage à la fois une impression d'immédiateté et de durée, d'éphémère et d'éternel, en raison de ces effets voués à disparaître et à réapparaître, à la fois autres et similaires au fil de l'eau.

Les sculptures conservent et assument dans leurs volumes et textures le souvenir de leur processus et racontent alors leur propre histoire. Cette histoire, elle se relate au travers du plâtre : matière représentative de l'instable, de la fragilité et de la mémoire, utilisée en archéologie pour remplir le vide laissé par un corps désintégré. Le plâtre saisit quelque chose de l'instant passé, il s'en imprègne et traverse le temps. Les mouvements de l'eau sont comme pétrifiés, fossilisés, et présentés tels des reliques du monde vivant. « Mémoire des rivières », rappelant le fragment de ruine ou le fossile, posent la question de la raréfaction de l'eau. Aujourd'hui plus que jamais, il est important de porter un regard sur nos ressources, de plus en plus rares et précieuses, et sur leur devenir, ainsi que sur la relation que nous entretenons avec notre environnement et l'impact que nous avons sur lui.

Cette installation interroge l'impermanence et la fragilité de l'existence. Ici, « Mémoire des rivières » pérennise l'éphémère et la mémoire des mouvements de l'eau, mais on devine la finalité des pièces en plâtre, vouées à disparaître si elles restaient plus longtemps dans les courants. C'est pourquoi on capte toute la force de l'eau qui sommeille dans ces pièces et la vitesse à laquelle elle transforme ce qui l'entoure. On ne peut que penser aux phénomènes de crues que l'on rencontre si souvent. Entre une eau totalement absente et une eau présente de manière incontrôlable, je questionne l'équilibre précaire qu'est notre « or bleu »

Ces sculptures ou rivières hors d'elles-mêmes nous renvoient en premier lieu une image d'absence et de vide. Or, dans le creux de leurs empreintes, le volume vient à nous et on devient alors fleuve, courant. On ressent les mouvements de l'eau dans toute leur puissance, leur beauté, leurs particularités et leur pluralité. On contemple le vide pour éprouver le plein. Par projection mentale, on redonne vie à l'eau.

SALLES DE DROITE

(De gauche à droite)

LA PEAU DE LA GLACE

2026

Dessins, fil de pêche

Réalisée aux Contamines dans les Alpes

Dans les hauteurs des Alpes, je mène une recherche autour des surfaces de glace qui se forment sur les parois rocheuses. Cette approche repose sur une écologie de l'observation : regarder avant de savoir, accepter l'instabilité du paysage et se laisser déplacer par ce qu'il donne à voir. Sur la glace apparaît un réseau de craquelures, de tensions et de reliefs qui évolue au rythme des échanges entre l'eau, le froid, l'air et la roche. Cette écriture discrète devient le point de départ de l'œuvre.

L'œuvre naît de la mise au point d'un dispositif de relevé. Une feuille de papier adhère à la glace et en épouse les reliefs. Le graphite en révèle les moindres variations. Le dessin devient un outil de vision et de lecture du paysage. Il agit comme un révélateur et à la manière d'un relevé scientifique ou archéologique, il rassemble les indices inscrits dans la matière pour rendre lisible un langage presque imperceptible. Le geste s'élabore au contact de la matière, le relief guide le déplacement du crayon. Le trait suit les aspérités, s'interrompt dans les creux, reprend sur les bosses. La montagne participe au dessin. Chaque frottement résulte d'une relation entre le paysage, le dispositif et le geste.

Au fil de cette recherche, la glace apparaît comme une peau, une surface sensible qui enregistre les effets du temps. Les dessins deviennent les fragments d'une peau saisonnière détachée de la montagne. Ils invitent à considérer la montagne comme un corps dont les surfaces portent les marques des transformations qui la traversent.

Chaque dessin constitue un relevé d'un état précis de la glace. Ensemble, ils composent une archive des formes produites au cours de l'hiver et développent une archéologie du vivant. Ils recueillent des états transitoires du paysage, conservent la trace d'un passage et deviennent les vestiges d'une présence fragile.

Présentés en suspension, les dessins prolongent les qualités de la glace. La finesse et la transparence du papier évoquent la fragilité de cette matière saisonnière. Libérées de tout support, les feuilles occupent l'espace avec légèreté et prolongent la présence sensible des phénomènes dont elles sont issues.

Les paysages inscrivent leurs histoires, leurs rythmes et leurs transformations dans leurs matières. Le dessin recueille ces écritures et prolonge la possibilité d'une relation avec des phénomènes appelés à disparaître. Il ouvre une manière de connaître les territoires qui se construit avec eux et dont les langages restent à apprendre autant qu'à préserver.

LA DERNIÈRE NEIGE

2024

Plâtre, terre de forêt

Installation de dimension variable

Réalisée dans les Vosges

Au sommet des montagnes, des touches de lumière parsèment le sol. D'un blanc immaculé, c'est la dernière neige qui attire notre regard autant qu'elle l'éblouit. Elle est là, délicatement posée sur le paysage, à un instant précis que l'on sait éphémère, ce qui la rend d'autant plus précieuse.

La neige se fait de plus en plus rare au fil des années et j'ai souhaité réaliser des témoins de la saison passée, mais aussi des témoins d'une métamorphose silencieuse de la planète qui se réchauffe.

« La dernière neige », souvenir d'un hiver qui s'efface, capture la neige à l'aide du matériau plâtre. Ce dernier, déposé à la surface de la neige douce et délicate, se solidifie à son contact. Les formes commencent à naître, à prendre vie, à se figer.

Le temps s'écoule, et au fil des heures, voire des jours, la neige commence à fondre, révélant sous la surface des volumes, des textures, des reliefs. Elle se dissout lentement, laissant derrière elle en écho, le rappel poétique que tout est éphémère.

Vestige d'un instant suspendu, ces empreintes fragiles évoquent le vécu d'un froid qui s'éloigne inexorablement. Un cri silencieux pour que nos consciences s'éveillent et pour nous rappeler également que chaque trace laissée dans la nature, aussi fragile soit-elle, raconte une histoire, celle de notre avenir commun.

LA MUE DE L'EAU

2022

Porcelaine, socle en bois peint

Tirages en porcelaine réalisés à partir de moules en plâtre façonnés par la rivière

Dimensions variables

TOMBÉE DU CIEL

2018

Porcelaine

Pièce façonnée par la pluie

40 x 40 cm

CONTACT ET INFOS PRATIQUES

Lucie Delaunay
Tél. 02 41 78 61 32
exposition@villageartistesrably.com

HORAIRES D'OUVERTURES

Ven., sam., dim. et jours fériés : de 14h30 à 18h30

EN DÉC.

Tous les jours et jours fériés : de 14h30 à 18h30

Fermé le 25 décembre

Entrée libre - Possibilité d'ouverture sur demande préalable

